

DANIEL ARSAND

Moi qui ai souri
le premier

ACTES SUD

À Jonas Alleaume, Myriam Anderson, René de Ceccatty, Christian Chavassieux, Marie Goudot, Thierry Hervieu, Héloïse Jouanard, Christel Paris, Daniel-Georges Polliart, Maud Suchet, Hélène Villers, Elena Zayas.

Un instant heureux ? Je ne vois pas. Ça ne me vient pas. Il y en a eu, mais c'est plus une sensation, une succession de sensations, reliées à rien de particulier. Très tôt j'aimais surtout être seul. Qu'on ne vienne pas me surveiller, me demander si ça allait ou pas. Ma mère, si le silence dans ma chambre se prolongeait un peu trop, venait me faire coucou, ça va ? Je répondais, oui, ça va. Elle restait dans la pièce. Regardait. Me regardait jouer. Ce que je ressentais – je ne me le formulais pas encore – c'était : j'ai répondu, pourquoi elle ne retourne pas d'où elle vient, que veut-on de plus que ce que j'ai dit ? Et je m'entendais plutôt assez bien avec ma mère. J'avais quatre ou cinq ans.

Tôt, aux réunions de famille, en vacances, je m'emmerdais, je m'emmerdais à parler, à écouter, je me vivais à côté des autres, différent je ne sais pas, mais pas concerné par eux, ça, c'est sûr. Ce qu'on disait ne m'intéressait pas. Les garçons

m'excitaient, mais je ne tombais amoureux que de filles. Je les sublimais sans doute, et m'arrêtais à leur visage.

Tout ce blabla de divan pour te dire que je ne vois rien comme "amour possible", juste de l'invisible apaisant. Du bonheur sans paysage ni personnages.

Jadis elle avait pour nom chemin de la Porte d'Or au Gros Chêne. Où, la porte, et quelle porte ? En quel siècle la passaient paysans et bourgeois, carrioles et troupeaux ? Et ce gros arbre, cet arbre royal eut-il sa légende ? Inspirait-il la vénération ou la peur ? A-t-il d'ailleurs réellement poussé sa ramure vers le ciel, déployé ses branches au point d'en obscurcir le sol ? S'il a été, quand l'a-t-on abattu ? Et qui ? La foudre a-t-elle achevé son règne ? Ni gouache ni gravure n'en ont perpétué l'hypothétique existence.

Autrefois, on la nommait chemin de la Croix de la Mission. La croix, et là des archives le prouvent, fut déracinée de son socle à la Révolution. De quelle mission parlait-on ? En quelle colonie, en quel pays vierge s'implanta-t-elle ?

Hier, elle a été chemin de Roanne à Renaison, tout simplement, puis rue du Phénix, car un orphelinat avait inscrit sur son fronton le nom

de l'oiseau mythique dont le précédent propriétaire – un imprimeur – gaufrait l'en-tête de son papier à lettres.

Le 27 novembre 1927, elle devint rue Émile-Noirot, peintre paysagiste aux toiles d'une douceur incandescente. L'école de Barbizon avait survécu dans le Roannais.

Au 8, une ancienne clinique où, en février 1943, la Kommandantur avait pris ses aises.

Au 20, le temple de l'Église réformée, construit en 1962, inauguré un an plus tard. La porte en paraissait toujours close sans que cela m'intrigue. Le mystérieux bâtiment ne m'était rien. J'allais, sans m'arrêter.

Nous habitons, mes parents et moi, au 12, deuxième et noble étage dit-on, avec trois balcons sur rue, ce qui offre une position, où nous n'installions jamais un transat, des chaises, une table. On se serait exposés. À la lumière, à l'été, aux bruits du dehors. Ç'aurait été se livrer aux regards. Et tout regard a quelque chose de troublant, aurait pu se dire ma mère. Ces trois perchoirs, le vent les raclait, le gel les étreignait et leur dessinait des fissures, la chaleur de juin et de juillet les incendiait. On ne les ornait d'aucune plante en pot, car le moindre végétal, même le plus résistant, aurait été cardé par la pluie, hersé par

les frimas. Nous avons trois balcons à notre disposition, et voilà, rien à ajouter.

D'une enfance, la mienne, qu'écrire ? Elle est fleuve ou ru, elle fuit de toutes parts, elle se caparçonne d'arrêts sur image, elle flambe avec juste un fragment de souvenir, elle s'éteint comme un brin de paille. Une ribambelle de clichés et à chacun une porte plus ou moins verrouillée, et parfois un seuil qu'on ne voit pas, tant de grisaille, et tant d'occupations, et tant de fatigue, et tant de bonheurs, et cette grande détresse-là, et ce sésame en est-il un, vraiment ? Qu'a-t-elle à me restituer ? Que peut-elle éclairer de moi, des autres, des paysages traversés ? Mais je me nourris et me satisfais d'écume. Je n'ose scruter que des crevasses sans importance, des flaques, des grottes pour poupée. Il est des jours où je suis à peine certain de ce dont je me souviens. Je me force pourtant à refaçonner un panorama, un sentiment éprouvé à un instant précis. La relation que j'eus avec qui je fus, cet autre si proche de moi, je la lave à fortes eaux. La défiguration n'est jamais complète.

Observe ce que tu as été, ce que tu es, peaufine l'image fragmentaire et déformante, pas si fausse que cela, que tu as de toi, et ne te lamente pas si tu as la sensation de rouler au fond d'un terrier, de valdinguer d'une de ses parois à l'autre. Apprends à respirer, à te mouvoir dans les ténèbres, apprend,

apprends, et ne te lasse pas de tes efforts, de ta quête et de ton industrieuse lucidité. Apprentissage remis à chaque aube sur le métier. Oblige-toi à comprendre qui tu es et d'où tu viens, et jette ton orgueil aux orties, la dépouille pourfendue par ton scalpel livrera autant d'énigmes que de visions. Tu n'es pas du néant, pas complètement, ne te drape pas dans cette vanité. Dis-toi que tu es pareil à ton voisin, un peu plus que rien. N'être rien est une fable. Ceux qui le proclament, la tête entre les mains et des sanglots dans la voix, sont des paresseux. Mais se fixer dans le blanc des yeux n'est pas de tout repos, ça fatigue.

Tu en es, où, dans tes fouilles ? Tu t'es réfugié où ? Dans quelle lâcheté plus ou moins heureuse et que tu t'escrimes à justifier ? Tu veux aller où ? Questions telles des flèches, un lancer tant de fois répété qu'il finit par te bercer.

Aujourd'hui, il m'est impossible d'évoquer cette enfance aux échos qui m'importunent, me déchirent, tourbillonnent, m'enlacent, me ravissent aussi. Enfance brouillée au creux de laquelle je m'endors. Eh bien, dors. À mon réveil ou tandis que je m'épuiserai à trouver le sommeil je déambulerai, je m'y essaierai du moins, dans ce qu'à cette heure j'appelle le temps jadis, dans un autrefois aux étendues foudroyées, aux recoins aveuglants, aux vieilles aubes fanées, je ne

renoncerais pas à la cahotante balade et je me ferai une fois de plus de la littérature. Peut-on se débrouiller autrement ?

Il y a foule autour de moi, foule composée d'ombres, de fantômes, de morts, de mirages, de personnages incolores, de personnages incarnés. J'ai en horreur les foules. Toutes. Liesse ou terreur. Et si je m'en tenais à ausculter un seul fait, une seule période de ma vie, ce serait ce pont croulant entre l'enfance et l'âge adulte, l'incurable adolescence.

Retournons rue Émile-Noiroot, ex-rue du Phénix, ex-ceci, ex-cela, rue des rêves qu'on croit invincibles, rue de la foi, rue de l'enfance, donc, rue de l'adolescence, évidemment, rue où un gosse s'est mué en jeune homme. Et le jeune homme aura quitté sa ville natale. Par la force des choses et des habitudes, j'ai emprunté quotidiennement cette rue. Je longuais des immeubles au crépi badigeonné d'ocre, un vague halo d'Italie, de jaune citron, de jaune paille, de jaune de Naples, aux tuiles d'un rouge terni et ne reflétant plus les saisons, se lézardant sous la morsure des neiges et du gel et sous le sautellement des oiseaux. Morne gaieté d'un espace auquel les orages donnaient une théâtralité. La rue n'avait pas deux siècles et de ce qu'elle avait été, on se disait qu'on s'en moquait. On se disait tant de choses. On gardait la pose de qui détient la vérité,

on affichait parfois des opinions en contradiction bruyante avec nos convictions profondes, et ça ne nous gênait pas tant que cela. La pose nous rendait visibles. Les illusions, pis qu'une tumeur maligne.

Ma mère, pour me distraire – un enfant unique risque de s'ennuyer –, jouait les Schéhérazade. Crimes, nourrissons conçus hors mariage et donnés à bouffer aux cochons, ensorcellements et agonies assurés. Crimes et crimes toujours. Le sang est rouge et le rouge est une belle couleur. Rouge cerise et rouge fraise, rouge tomate et rouge vernis à ongles, mais le rouge du sang est le plus chatoyant, et puis il coule, il s'épanche, il s'étale, il engloutit, il trahit. J'étais suspendu aux lèvres de ma maman : une marâtre parfumée à la violette cloîtrait sa fille dans un placard, pourrissement par enfermement prolongé, prostration qui anesthésiait toute haine ; enfants sacrilèges volant un ciboire, accusant un prêtre de turpitudes inimaginables, et la vérité qui sort de la bouche des enfants, encore aujourd'hui ; avare en guenilles et l'âme en silex affamant sa progéniture, crevant un matin et le soir dévoré par ses chiens ; des époux qui se trompèrent successivement, ce fut lui, puis elle, et l'homme se considérant outragé éventra la belle qu'il n'aimait plus depuis belle lurette ; une vieille bique siphonnée, Marie, la Marie, ne la touchez pas, galeuse, hagarde et injuriant le ciel et l'enfer et